

Bruno Viard (Université de Provence) : SAND et LEROUX devant la question de la perfectibilité

Sand a deux avantages par rapport à son héros Pierre Huguenin. Elle écrit dix ans après 1830 et elle est éclairée par la philosophie de Pierre Leroux. Malgré son intelligence, sa sensibilité et ses lectures, qui font l'admiration de tous, Pierre est donc lourdement handicapé. Il avance avec un bandeau sur les yeux, encore largement immergé dans une problématique archaïque, les vicissitudes du carbonarisme, la campagne d'Espagne. Sand, elle, connaît le monde moderne qui s'est définitivement mis en place en 1830. L'économie politique est maintenant arrivée au pouvoir avec ses conséquences sociologiques: l'individualisme et l'utilitarisme ont acquis une visibilité complète. La réaction socialiste ne s'est pas fait attendre. Les dix-sept années qui séparent le temps du roman et le temps de l'écriture valent plus d'un siècle. Ce n'est rien moins que l'avènement de la société moderne que Pierre Huguenin ignore et que Sand a déjà lourdement expérimenté.

Il n'y a qu'à voir l'évolution de Pierre Leroux, l'un des esprits les plus en avancés de son temps. En 1823, il vient à peine de se dégager des illusions du carbonarisme et s'apprête à fonder *Le Globe*: sa problématique est donc avant tout libérale. De novembre 1830 à novembre 1831, au moment où l'histoire connaît un formidable coup d'accélérateur, il adhère avec enthousiasme à l'école saint-simonienne, c'est-à-dire à une forme de socialisme qu'on appellerait aujourd'hui *totalitaire*. A partir de 1832, il rompt avec le saint-simonisme, fait la synthèse de son expérience libérale et de son expérience socialiste sous la forme d'un socialisme républicain, et entre vraiment dans la phase de la maturité, celle de son oeuvre personnelle. Un immense parcours sépare donc le Leroux de 1823 et le Leroux de 1840. La partie la plus riche de son oeuvre est maintenant publiée: *La revue encyclopédique*, *l'Encyclopédie nouvelle* et *De l'humanité*. Les deux Pierre, l'ouvrier ébéniste et l'ouvrier typographe, sont de la même génération; ils ont une générosité, une inquiétude et une intelligence d'audaces comparables. Pierre Leroux était beaucoup en 1823 tel qu'est décrit Pierre Huguenin, et Pierre Huguenin pourrait bien devenir en 1840 un puissant penseur du calibre de Pierre Leroux. Sand, elle, a assimilé avec enthousiasme la pensée de Leroux. La question est donc posée comment les incertitudes de 1820 sont jugées à partir des certitudes de 1840, et d'abord quelles certitudes. C'est toute la question d'un genre dont Sand s'est faite la spécialiste et qu'on pourrait appeler le *roman retrospectif*.

A la fin du *Compagnon*, Sand annonce un second roman, qu'elle n'écrira pas, contant "la virilité de Pierre". Elle vient de raconter sa jeunesse, pleine d'aspirations généreuses, mais aussi d'hésitation et d'angoisse devant le problème social. Pierre décrit lui-même sa vie comme "une alternative d'ardeur et de dégoût" (137)¹. C'est qu'il perçoit tout le problème social, en souffre extrêmement, mais aucun parti politique ne lui semble en posséder la clé qu'il ignore lui-même. Il est tellement torturé qu'un soir, on le voit se jeter sur la mousse et y passer toute une nuit "oppressé et accablé" (364) A son réveil, il reprend sa méditation pour aboutir aux mêmes impasses. Cette fois, dit Sand, "il tomba face contre terre et se tordit les mains en versant des torrents de larmes." (373) Ces scènes laissent sans doute incrédule le lecteur moderne désabusé, sceptique et houellebecquien. On ne les défendra sans doute pas littérairement parlant. Elles sont cependant révélatrices du contraste qu'a voulu marquer Sand entre l'impatience généreuse d'un caractère et l'opacité de la réalité dans laquelle il est immergé. Après tout, Fabrice était dans la même position à Waterloo. Fabrice et Pierre sont

¹ Cité en Poche 2004, éd. J-L Cabanès.

nés l'un trop tard, l'autre trop tôt pour faire l'application de leurs généreuses dispositions dans le monde rétréci de la Restauration.

Pierre n'est cependant pas dépourvu de lucidité dans la façon dont il pose le problème social. Les termes en sont doubles à ses yeux comme on le voit quand il réfléchit à partir de la magnifique propriété de Villepreux où il se trouve. D'un côté, un immense domaine agricole cultivé de manière raisonnée et méthodique offre le spectacle de l'harmonie, proche de la Nature telle que la rêvaient les philosophes du siècle précédent. C'est l'*utile dulci* d'Horace. De l'autre côté, Pierre a découvert en parcourant la France une "nature indignement torturée par les besoins individuels" (365). Là, "point d'harmonie, point de goût, et surtout point de fertilité réelle" (366). Le morcellement à l'infini n'exprime que l'impuissance et l'individualisme, lequel conduit à la "barbarie".

Cette alternative du pouvoir placé au centre ou disséminé à la périphérie est exactement celle que Balzac met en scène dans *Les paysans*. Il suffit de rappeler l'*incipit* de ce roman, c'est-à-dire la lettre où Blondet décrit avec lyrisme le magnifique domaine des Aigues et l'*excipit* où le même Blondet revoit le même domaine entièrement dépecé. Les bois mystérieux, le parc, tout a été défriché. "La campagne, écrit Balzac, ressemblait à la carte d'échantillon d'un tailleur." Entre temps, le roman a décrit sans aucune complaisance l'*intifada* des paysans. Balzac est convaincu qu'en toutes choses, il faut un centre et un chef.

Pierre au contraire est empêché de choisir. Bien sûr, la grande propriété est une "monstrueuse atteinte au droit impérissable de l'humanité" (367), car "elle dispose, au profit de quelques uns, du domaine de tous", mais Pierre est tiraillé entre deux légitimités, celle de la revendication prolétaire et celle du riche lui-même, qui "repose sa tête blanche et élève ses enfants à l'ombre des arbres qu'il a plantés" (370). Son besoin de jouissance fait partie après tout des droits naturels de l'homme. Le pillage serait injuste et vain car les terres seront sans cesse divisées en lots plus petits convoités par des masses toujours plus nombreuses. On arriverait au point où chacun possèdera "un grain de sable".

La question du prolétariat ouvrier n'était pas encore posée sous la Restauration comme elle le sera immédiatement après 1830. Sans doute est-ce la raison pour laquelle les termes du débat intérieur de Pierre sont encore très Ancien Régime. Page 372, dans une phrase à la vérité assez obscure, Sand indique qu'aucun cerveau, au XIX^e siècle, elle veut dire *entre 1830 et 1840*, n'est arrivé à une solution satisfaisante "soit en partant du point de vue socialiste, soit en partant du point de vue individualiste", allusion directe au grand article écrit par Leroux en 1834, *De l'individualisme et du socialisme*. Cette fois, l'alternative n'est plus entre latifundia et micro-propriété, mais entre collectivisme et individualisme. L'un des termes de l'alternative est commun aux deux Pierre, l'individualisme, mais pour le premier l'autre terme est encore féodalité, pour le second, il s'agit de la centralisation saint-simonienne. La différence n'est d'ailleurs pas si grande car on sait que les saint-simoniens ont beaucoup bâti l'avenir sur le modèle médiéval. L'important est la dialectique devant laquelle Sand nous place. Deux systèmes s'opposent, centripète/centrifuge, et il est impossible de choisir car chacun contient une part de droit, mais chacun se pervertit quand il s'absolutise. Ainsi Leroux se fait, à partir de 1832, le défenseur de l'individualisme aussi bien que du socialisme, et il critique à égalité le socialisme absolu et l'individualisme absolu.

« Le socialisme absolu que plusieurs penseurs de nos jours essaient de remettre en honneur, et qu'il opposent à la liberté absolue, n'est pas moins abominable ni moins absurde que l'individualisme dont nous venons de voir les déplorables effets. [...] Le socialisme, à force de tuer et de persécuter, s'est tué lui-même. [...] La société n'a pas directement pour but le gouvernement de l'individu; et tous les socialistes, théocrates ou autres, qui ont imaginé de changer la vie en un mécanisme où l'individu serait fatalement gouverné et conduit, ont erré

de la façon la plus capitale. » (Anthologie, p. 226)² Pour Leroux, «liberté et société sont les deux pôles égaux de la science sociale. [...] Nous sommes la proie de ces deux systèmes exclusifs de l'individualisme et du socialisme. [...] L'Etat, ce nain imperceptible dans le premier système, devient dans celui-ci une hydre géante qui embrasse de ses replis la société tout entière. » (Anthologie, p. 159-160). On le voit, la symétrie est complète.

Depuis deux siècles, les sciences humaines sont tiraillées entre le holisme et l'individualisme méthodologique. Personne ne s'est avisé que dans les années 1830-1840, Leroux avait montré l'absurdité de ces deux points de vue : «Nul homme, écrit-il dans *De l'humanité*, n'existe indépendamment de l'humanité, et néanmoins l'humanité n'est pas un homme véritable ; l'humanité, c'est l'homme, c'est-à-dire les hommes, c'est-à-dire les êtres particuliers et individuels. » (Anthologie, p. 290) Il n'existe pas plus d'arbre sans forêt que de forêt sans arbre, d'humanité sans individus que d'individus sans humanité. Seule la vision binoculaire est juste et légitime, qui appréhende à la fois l'individu et l'humanité, la liberté et la société, l'égoïsme et l'altruisme. Le problème n'est pas de choisir entre ces valeurs fondamentales, mais de les combiner. L'erreur est de faire un choix, quel qu'il soit.

La vérité ne saurait être que dans la synthèse. Le mot péjoratif *individualisme* forgé en 1824 par les saint-simoniens est en réalité ambivalent: il exprime en positif les droits imprescriptibles de l'individu contre la société, mais en négatif tout le principe mauvais de la concurrence qui aboutit à "l'esclavage absurde et honteux de vingt-cinq millions d'hommes sur trente" (Anthologie, p. 159), et à faire ressembler la patrie des droits de l'homme au "bagne de Toulon" (Anthologie, p. 255). De même le mot péjoratif *socialisme* forgé en 1833 par Leroux lui-même est ambivalent puisqu'il pointe le danger que le XX^e siècle n'a que trop illustré de transformer la société en un lit de Procuste ou en une caserne, un camp. Mais en positif, le socialisme exprime tout le principe de solidarité. A chaque fois, c'est contre l'absolutisation, ou l'exaltation que Leroux met en garde.

On comprend que les notions d'ambivalence et d'exaltation sont inséparables: chaque valeur fondamentale contient en son sein un seuil au delà duquel elle bascule et devient une contre-valeur. A partir de ce seuil, la liberté se change en égoïsme; l'égalité conduit au goulag. C'est pourquoi on dira que la liberté et l'égalité sont ambivalentes. Encore une fois, la vérité est dans la synthèse. L'optimisme de Leroux-Sand consiste à penser qu'un point d'équilibre est possible. L'amitié est un cas longuement analysé par Leroux dans lequel l'égoïsme et l'altruisme se combinent harmonieusement. Le "difficile problème" des temps modernes est de trouver, dans l'association, des formes de conciliation du point de vue de chacun avec celui de tous. Il n'y a aucune solution toute faite car c'est la volonté même des hommes qui doit se mobiliser à partir de leur sensibilité, de leur culture, de leur religion, de leur tradition. Rien ne peut se faire d'en haut (l'Etat, le plan, l'organisation) sans l'initiative personnelle et commune des hommes eux-mêmes. Loin d'être utopiques, ces vues sont d'un grand réalisme. Ce sont au contraire, nous pouvons le dire maintenant que l'histoire en est achevée, les programmes babouvistes, saint-simoniens, cabetistes et marxistes-léninistes de collectivisation totale qui sont complètement utopiques, Leroux l'avait indiqué de la manière la plus catégorique dès 1834, mais il fut Cassandre. Sand ne s'est donc pas éprise, on ne sait trop pourquoi, d'un philosophe bavard, fumeux et un peu jobard, mais d'un esprit fécond qui peut encore nous servir de boussole.

Une petite nuance est à marquer ici avec l'excellent préfacier et éditeur du *Compagnon* quand il écrit "Tous se passe comme si le socialisme utopique ne pouvait se passer de références religieuses." (12) "Sand a été grandement inspirée par le socialisme utopique de Pierres Leroux." (17) L'histoire du XX^e siècle a rendu caduc le couple socialisme utopique/socialisme scientifique. Nous savons maintenant que le socialisme qui se disait

² Leroux est cité dans notre anthologie, *A la source perdue du socialiste français*, Desclée de Brouwer, 1997.

scientifique était en réalité utopique puisque la greffe collectiviste a été universellement rejetée, sans une seule exception. Quand au socialisme dit *utopique*, il ne devient certes pas scientifique pour autant, mais l'inventaire doit en être repris entièrement à nouveaux frais.

Ce que Leroux dit *absolu*, Sand le dit *exalté*, ce qui revient au même: "Yseult ne pouvait pressentir le fanatisme de vertu et l'exaltation d'amour qui fermentaient dans l'âme enthousiaste de Pierre." (376) Mais elle-même, tente de convertir Pierre au carbonarisme "avec cette exaltation de patriotisme qui avait à cette époque-là sa phraséologie courante, plus étincelante de mots que riche de faits et d'idées." La fréquence de la notion d'exaltation chez Sand oblige à penser qu'il ne s'agit pas d'une simple façon de parler mais d'un authentique concept opératoire, d'autant qu'on observe qu'une exaltation entraîne une autre et ne va jamais seule, qu'il s'agisse d'un débat ou d'une guerre, ou de la délibération intérieure d'une conscience donnée. Paul Diel a excellemment formulé cette bipolarité en affirmant que quand une valeur se dégrade elle se scinde en valeurs exaltées de polarités opposées.

Ainsi du débat entre Pierre et M. de Villepreux. On est presque étonné de l'insistance de Sand à défendre ce privilégié, ses droits à la paix et à la propriété. Lors de leur conférence sous le tilleul. Pierre lui expose très philosophiquement le problème social, ce qu'il trouve à la fois d'illégitime et de sacré dans le fait de sa richesse. Mais il tire de son incertitude des conclusions outrancièrement désespérées, avoue sa tentation du suicide. Il faudra 2000 ans de sagesse pour trouver la solution répond le comte (399) qui salue avec scepticisme la générosité de sa jeunesse. Pierre en proie à une "sainte colère", s'empporte jusqu'à l'injustice. Il pêche visiblement par exaltation et M. de Villepreux par excès de modération. On peut dire au choix que leurs qualités ou que leurs défauts se complètent, comme le souligne ce commentaire de l'auteur: "Rien n'est plus difficile que de se placer à un point de vue tout à fait différent de celui d'où on regarde. Si Pierre eût connu la société, non telle qu'elle doit être, mais telle qu'elle est, il eût conservé quelque respect pour ce vieillard, supérieur à la plupart de ses pareils, et remarquable entre tous les hommes par la bonté de ses instincts. [...] Sa douleur était grande de se voir loué et plaint à la fois comme un apôtre et comme un fou." (402)

C'est exactement la même chose avec Albert de Rudolstadt qui passe pour fou mais qui, en fait, est lui aussi « exalté » (I, 191 et 268 ; III, 407)³. Albert est lui aussi un esprit généreux qui regarde dans la bonne direction, mais il est angoissé et impatient. Il ouvre à l'artiste Consuelo une grandiose fenêtre sur l'histoire, il lui apprend la fidélité à la meilleure tradition, celle de l'hérésie, unique levier permettant la régénération du présent et l'avènement d'une République libérale, égalitaire et fraternelle. Mais Consuelo n'apporte pas moins à Albert en corrigeant ce qu'elle appelle son *exaltation*. Écoutons-la : « Le temps du zèle et de la fureur est passé. [...] Dieu nous commande le pardon et l'oubli ; [...] Cette mémoire scrupuleuse et farouche que tu gardes de tes existences antérieures, Dieu s'en offense. » (I, 320) Ailleurs, Consuelo reproche à Albert son manichéisme : « Je me demande pourquoi vous rendez un culte exclusif à la mémoire et à la dépouille de ces victimes [les Hussites] comme s'il n'y avait pas eu des victimes dans l'autre parti. [...] Il me semble que votre âme n'est disposée ni à la douceur ni à la tendresse. » (II, 10-13)

Dans *Consuelo*, sa cousine Amélie représente par rapport à Albert l'erreur symétrique, c'est-à-dire l'indifférence au passé, l'oubli des valeurs reçues de la tradition. Consuelo incarne une forme de sagesse qui est justement celle de Leroux. S'il est vrai qu'Albert professe beaucoup d'idées issues de l'*Encyclopédie nouvelle*, il est complètement faux d'en conclure que Consuelo c'est Sand, tandis qu'Albert, ce serait Leroux. Encore une fois, la critique de l'exaltation et du manichéisme, la pensée de la synthèse et de l'ambivalence, c'est tout le fond

³ *Consuelo* est cité en Garnier, 1959, éd. L. Cellier et L. Guichard.

de la philosophie de Leroux. On dira plutôt que c'est Leroux qui a pondéré l'exaltation de Sand.

Bâtir des contrastes est constant dans la pensée lerouxico-sandienne, tantôt sous forme philosophique, tantôt sous forme romanesque, parce que la vie est faite de choix. La grande originalité de cette pensée est dans le traitement anti-manichéen qui est proposé. On l'a vu du débat entre la grande et la petite propriété, entre l'individualisme et le socialisme, entre le désespoir impatient et le scepticisme las, dans *Consuelo* entre le devoir de mémoire et la nécessité d'oublier. Voici un nouvel exemple, pris dans les différentes façon de faire l'amour. Il y a deux couples dans *Le compagnon*: Joséphine/le Corinthien et Yseult/Pierre. Les premiers s'enivrent voluptueusement l'un de l'autre grâce au passage secret. Sand ne les condamne pas, mais marque la limite de leur union en disant que "l'amour de soi n'[y] est pas lié à l'amour des semblables. [...] L'amour qui étend cet égoïsme à deux êtres fondus en un seul, ne suffit point pour le légitimer." (454) On pourrait appeler cela *inhibition de l'altruisme*. On découvre au contraire chez Yseult et Pierre une *exaltation de l'altruisme*: "Tous deux croyaient être transportés seulement par la foi et n'avoir en ce moment d'autre lien que celui de la vertu. C'était pourtant l'amour qui se chargeait d'allumer en eux la flamme de l'enthousiasme révolutionnaire." (443-444) L'interférence inconsciente de la passion amoureuse et de la passion politique produit une surchauffe qui les place eux aussi en dehors du vrai chemin. Sand ne blâme entièrement aucun des deux couples, mais elle n'en approuve aucun entièrement.

Cette dialectique se retrouve sur l'axe diachronique. L'histoire possède son rythme propre qui fait de certaine acceptation une vertu. Pierre qui possède plusieurs vertus ne possède pas celle-là, sans doute parce qu'il est trop jeune. "Pierre n'était pas assez avancé (quoiqu'il le fût peut-être plus que les esprits les plus forts de cette époque) pour faire une distinction nette entre le principe et le fait. C'est une notion encore bien nouvelle pour nous [...] que cette acceptation courageuse des faits, et cette foi persévérante aux principes, qui nous aide à vivre dans la pensée d'un avenir meilleur." (213) Sand parle ici d'un équilibre nécessaire entre l'acceptation et la foi, en d'autres termes entre les faits et les principes. Il faut bien par exemple concilier *la foi dans le principe d'égalité* et *l'acceptation du fait de l'inégalité*.

La question est celle de la perfectibilité. Il est sûr que Leroux et Sand revendiquent cette notion et appartiennent avec Hugo à la famille des optimistes historiques face à ces grands pessimistes que sont Baudelaire, Flaubert et même Balzac. Il importe cependant de souligner combien l'avenir reste ouvert dans la conception leroussienne de l'histoire. Une première raison est que Leroux mettant le principe de liberté au coeur de sa philosophie comme de son programme politique, il n'appartient à personne de tracer à soi tout seul le schéma de la cité idéale.

Sand a laissé dans *Histoire de ma vie* des lignes prophétiques sur l'activisme et le volontarisme politiques: « On ne peut ni ne doit admettre la justice des lois qui régissent aujourd'hui la propriété. Je ne crois pas qu'elles puissent être anéanties d'une manière durable et utile par un bouleversement subit et violent. Il est assez démontré que le partage des biens constituerait un état de lutte effroyable et sans issue, si ce n'est l'établissement d'une nouvelle caste de gros propriétaires dévorant les petits, ou une stagnation d'égoïsmes complètement barbares. Ma raison ne peut admettre autre chose qu'une série de modifications successives amenant les hommes, sans contrainte et par la démonstration de leurs propres intérêts à une solidarité générale dont la forme absolue est encore impossible à définir. [...] C'est tout simple: l'homme ne peut que proposer; c'est l'avenir qui dispose. Tel croit être le philosophe le plus avancé de son siècle, qui sera tout à coup dépassé par des événements et des situations tout à fait mystérieux, de même que certains obstacles qui paraissent légers aux plus prudents résisteront longtemps à l'action des efforts humains. » (Pléiade, II, 192)

Le caractère ouvert de l'histoire confère aux romans de Sand une partie de leur beauté et en fait bien autre chose que des romans à thèse. Comme Albert, Pierre est un héros en attente, mais Sand ne prétend pas posséder la clé de l'histoire parce qu'elle écrit un siècle ou vingt ans plus tard que ses héros, à la façon de Engels, de Lukacs et de tant d'autres qui regardaient avec une sympathie condescendante les premiers socialistes tâtonnants dans la ténèbre, privés qu'ils étaient des lumières du socialisme scientifique.

Si la philosophie politique de Leroux est pacifiste et *évolutionnaire*, s'il repousse l'impatience des blanquistes et apparentés qui croient pouvoir "d'un bond" atteindre la cité idéale, c'est pour des raisons philosophiques générales. Averti des découvertes transformistes de Lamarck et de Geoffroy Saint-Hilaire, il a établi une loi de l'énergie vitale applicable à la nutrition, à la reproduction sexuée, à l'évolution des espèces, à la cognition comme au progrès de la civilisation humaine : A absorbe B et produit C. C absorbe AB et produit D. D absorbe ABC et produit E. *Et caetera*. Le carnivore mange l'herbivore, lequel mange l'herbe, laquelle « mange » la terre, laquelle est constituée pour partie des déjections et des dépouilles de tous les êtres vivants depuis le commencement du monde. La nature a donc établi un cercle dont la moitié s'appelle *production* et l'autre moitié *consommation*. Leroux nomme ce cercle *circulus*. La vie se nourrit de ses produits antérieurs. « La nature, sans la connaissance de cette loi, paraît un labyrinthe obscur où la vie et la mort se combattent. » (Anthologie, p. 510-511)

« La simplicité de la loi que nous avons observée dans la nature physique se continue jusque dans la vie la plus immatérielle. Connaître, c'est réellement, en un certain sens, se nourrir de la vie d'un homme antérieur. De même que la vie animale s'entretient en s'assimilant des produits déjà animalisés, de même, la vie humaine, la vie du moi, la vie spirituelle ou immatérielle, s'entretient parce que les hommes s'assimilent les produits déjà spiritualisés par d'autres hommes, par d'autres générations. » (Anthologie, p. 213)

L'assimilation n'est jamais une répétition. On ne voit jamais du tout nouveau sous le soleil. Ni du tout pareil. « Nous procédons de l'humanité, et pourtant, nous sommes en même temps l'humanité qui, sous une forme nouvelle, vient continuer son œuvre et non la répéter. La répéter, ce ne serait pas vivre. La vie s'arrêterait s'il ne s'agissait que de répéter ce qu'elle a déjà accompli. [...] Le vivant se nourrit du mort. Oui, dans le fait mystérieux de la naissance, l'humanité paraît à la fois sous deux formes diverses : *subjective* dans la génération nouvelle [...]; *objective* dans la génération qui meurt après avoir engendré son fils. Ce fils seul alors s'affirme et vit ; il dit *moi*, et dès lors la génération antérieure n'est plus pour lui qu'un *non-moi*, dont sa vie se nourrit, comme elle se nourrit du non-moi de la nature extérieure. » (Anthologie, p. 219-210)

Quel que soit le domaine envisagé, politique par exemple, la révolution absolue et brutale est aussi absurde que la conservation absolue. L'avenir n'a pas d'autre aliment que le passé. Mais son air de famille ne l'empêchera pas de présenter un visage neuf. Pierre Huguenin perçoit aussi bien la caducité du régime de la propriété de 1820 que l'absurdité dangereuse d'en vouloir faire table rase brutalement. C'est déjà beaucoup. Mais son exaltation consiste à vivre dans l'angoisse et l'impatience, tiraillé entre deux exigences entre lesquelles il ne peut pas choisir. *Le compagnon* est un roman de formation. Pierre mûrira selon son rythme et dans l'Histoire. On peut en deviner les grandes étapes. Il participera aux Trois Glorieuses, souffrira de découvrir l'individualisme glacé qui suivra, croira au socialisme absolu, en découvrira les impasses, apprendra la patience, comprendra que la vérité est dans la synthèse, que le chemin est long, mais ne perdra jamais l'espoir de concilier l'intérêt de chacun avec celui de tous, de réaliser en quelque sorte un *socialisme libéral*.

Bruno VIARD